

*Le dernier caddie*





Guy Cabrol

# Le dernier caddie

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4804-0

Dépôt légal : Mars 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

# 1

Marc Antoine Rouvre pose ses deux pouces sur la glace froide du lecteur bancaire placé en bout de chaîne du supermarché. Le temps d'un cycle respiratoire et les informations contenues dans les mini-puces implantées entre le derme et l'hypoderme de sa peau sont transmises au Centre de Gestion de Vie qui gère le vécu de chaque individu de la planète Terre. Son sort dépend désormais de l'efficacité du commando de liquidateurs chargé de sa faillite personnelle.

Le 18 novembre 2036, à 16 heures 36, Marc Antoine Rouvre, enregistré sous le N° 118111991XWFAB00006 par l'ordinateur central du CGV, vient d'être condamné à mort. Telle est la Loi Universelle à laquelle tous les individus vivants sont soumis. Sans aucune possibilité d'appel ni autres recours. Ironie du sort, cette date fatidique est celle de son anniversaire. Épitaphe simple : il n'aura vécu que 45 ans.

Il est, aujourd'hui, au carrefour de sa vie. Certains disent : à la fourche du diable. Son choix est simple : fuir ou attendre patiemment qu'un duo de liquidateurs

vienne le cueillir, tel un fruit mûr, pour l'amener vers une fin de vie digne.

Fuir signifie rompre tous les liens sociaux qui sont les siens et tenter d'échapper à l'exécution pour rejoindre une des zones de non-droit, offertes aux rebelles de toutes catégories, et y survivre.

Attendre est offrir sa gorge au couteau.

– Vous venez de bénéficier d'une remise de 10 % sur notre promotion café, lui dit en souriant une contrôleuse aux yeux noisettes.

– Merci, lui répond-il.

Il n'ajoute pas « vous venez de me sauver la vie », pour éviter d'être repéré comme fugitif potentiel, mais il le pense très fort.

Calcul arithmétique :  $60 - 0,60 = 59,40$

Son temps de vie, avant de franchir le Rubicon, était de 68 secondes.

Compte tenu de la réduction gracieusement offerte par les spécialistes en marketing qui font joujou avec les clients, sur un montant d'achats divers d'une minute précise, il affiche donc désormais un solde de 8,60 secondes.

Une fortune pour lui. Un souffle de vie qui, jusqu'à de prochaines dépenses obligatoires, l'empêche d'être dans le rouge.

Sauf si le prélèvement automatique de son crédit auto a été fait prématurément. A treize heures, lorsqu'il a vérifié le solde de son compte à une des bornes de vie dispersées aux quatre coins de la ville, ce n'était pas le cas. Il lui restait un capital de 68 secondes. D'où ses achats, essentiellement de survie, calculés très précisément.

Ces 8,60 secondes inespérées augmentent d'une façon non négligeable ses chances de sauver sa misérable peau de flambeur.

Point essentiel et crucial : garder la tête froide et faire comme si tout était normal.

Tout ou presque tout.

Une normalité qu'il lui faut absolument maîtriser. Ne pas tomber dans le piège des dépenses ordinaires facturées, pour la plupart, en millième de secondes, comme, par exemple, siroter un café au bar du coin, par simple habitude. S'en tenir aux débits strictement nécessaires. Sortir sa voiture du parking payant pour prendre le chemin de l'exil en est un.

Maîtrise et méthode donc.

Lorsque la mort vous traque, le sprint est un réel défi au chronomètre. Une course folle vers la survie dont Marc Antoine donne lui-même le départ en sortant du supermarché où une promotion sur quelques grains de café vient de le sauver d'une mort certaine.

Dès cet instant, toute son énergie doit impérativement et uniquement se concentrer sur sa fuite.

Programme ultra simple : sortir sa voiture du parking, récupérer quelques affaires personnelles pour les utiliser comme monnaie d'échange puis rouler vers une zone de transit jusqu'à ce que les batteries du moteur à hydrogène de sa VH 5 soient épuisées. Jouable s'il demeure sur les rails d'une vie encore programmée pour atteindre l'âge honorable de 86 ans.

Aujourd'hui précisément, il en a 45. A peine plus de la moitié du temps de vie que l'organisation

mondiale de la Société Terre lui a attribué lors de la distribution des prix.

En rangeant dans ses sacs de voyage les vêtements et autres affaires à usage quotidien, il se maudit d'avoir, lors du référendum mondial du 21 novembre 2009, voté avec enthousiasme pour le projet de société proposé par le « Conseil de Sécurité ». Il venait d'avoir dix-huit ans, l'âge d'une majorité qu'il attendait avec impatience.

Ce projet semblait merveilleux et porteur de paix.

L'Humanité était alors au bord du chaos. Le système économique dominant, favorable aux prédateurs financiers grouillant dans un marigot économique où la loi du plus fort était la seule règle, agonisait. Après s'être gavés, tous les crocodiles mouraient d'indigestion. Les sociologues, chargés depuis l'automne 2008 de mettre au point une nouvelle organisation sociale internationale, unique, multiconfessionnelle et multiculturelle, venaient, quatre mois auparavant, de remettre les conclusions de leur rapport à un conseil de haute sécurité constitué par les membres élus des diverses communautés les plus représentatives du peuple terre.

Une force mondiale de laquelle avait été exclus les membres les plus influents des groupes financiers qui avaient fait main basse sur toutes les commandes économiques. Essentiellement celles du commerce international, de l'organisation financière mondiale et de l'énergie.

Finies toutes les sortes de spéculations, les chasses gardées aux bénéfices, le lard des actionnaires et autres donneurs d'ordre irresponsables etc... Stock-

options balayées, OPA terminées, primes ramenées au niveau 0, tiers et quart-monde relégués aux oubliettes.

En contrepartie, ces sociologues qui, en quelques pages, avaient fait table rase d'un capitalisme sans pitié, proposaient une société totalement égalitaire mais entièrement soumise aux décisions d'un ordinateur totalement impartial quant au devenir de la vie sociale et économique de chaque individu.

Sociale parce que la solidarité n'était plus obligatoire. Economique, parce que la monnaie d'échange mise à la disposition de chacun était, pour tous, universelle, égale et acquise dès la naissance.

Égalité économique absolue : le seul capital reconnu étant le capital vie.

Chacun pourvu dès l'enregistrement de sa naissance d'un même temps de vie, il suffisait d'imaginer que la seule monnaie d'échange était ce temps. Les recettes et les dépenses interviendraient en secondes de vie. Base 86 ans. Le travail n'était pas obligatoire ; libre à chacun d'utiliser sa rente de vie calculée au plus juste pour faire face aux besoins ordinaires d'un consommateur ordinaire. Se passer du superflu était la règle d'or. Au terme de l'utilisation de ce capital, l'ordinateur totalement impartial constaterait la mort économique de l'individu, que l'âge de ses artères soit de vingt ou de quatre-vingt dix ans. Revers de la médaille : cet effacement économique devait être impérativement suivi d'un effacement physique.

Les épargnants, autrement dit les individus raisonnables, pouvaient prolonger leur vie virtuelle jusqu'à épuisement de leurs économies. Les dépensiers, les flambeurs de tous poils et de toutes

engeances, accélèrent, par leur insouciance, l'arrivée de leur mort économique, donc celle de leur mort physique.

Les sages n'avaient pas répondu à la seule question qui découlait de leur pensum : comment éliminer les gens ruinés ?

L'instance supérieure avait tranché par un simple mot du langage juridico-économique : liquidateur.

Pour ou contre ce nouveau système ? Le référendum organisé à l'échelle mondiale en novembre 2009 avait répondu « pour » à plus de 75 %.

Marc Antoine Rouvre avait voté pour, parce qu'il avait estimé être responsable de sa vie et capable d'en gérer son capital en homme sensé même si les détracteurs du système proposé avaient dénoncé le côté inhumain d'un chacun pour soi dont la sanction était la mort. Leurs arguments ne l'avaient pas convaincu.

Aujourd'hui 18 novembre 2036, ce qui lui arrive est totalement et incontestablement de sa faute, de sa très grande faute et non de celle des autres.

Lui fallait-il pour autant accepter l'abattoir puisque le système, dans sa grande mansuétude, lui offrait une zone de non-droit, présentée comme l'enfer à ceux qui voulait s'y réfugier, à leurs risques et périls ?

L'enfer terrestre d'un paradis terrestre !

Sans hésiter, il avait décidé de vendre son corps au diable. Et aujourd'hui est le jour de la transaction.

Ses bagages étant prêts, il entre sans appréhension dans un chez-soi où il sait que ni femme ni enfants ne l'attendent. Week-end prolongé chez belle-maman.

Dès lors, il peut suivre le plan de fuite qu'il a mis au point depuis qu'il sait être parvenu à la limite extrême de son capital vie.

Le jour où il avait consulté son relevé de compte par l'intermédiaire de son ordinateur de poche, sa femme, sans le vouloir vraiment, avait pris connaissance de la mauvaise nouvelle. Un simple geste affectueux qu'elle avait instantanément suspendu en se penchant par-dessus son épaule. Ce fut la fin de leur amour et le début de la chute pour lui. Une veuve et deux orphelins potentiels qu'il était inutile d'entraîner dans une inévitable déchéance économique, même si leur solidarité lui aurait donné un sursis de quelques années. Tacitement, tous avaient choisi le chacun pour soi.

Pour lui, ce soi est désormais l'enfer.

Contact. Go. La VH5 l'emporte vers l'inconnu.



## 2

Surtout ne pas dépasser la vitesse maximale autorisée. Un flash, un décompte instantané et les contrevenants ruinés sont aussitôt repérés et deviennent des fugitifs. Un hélicoptère liquidateur décolle pour accomplir sa mission.

Marc Antoine roule calmement. Ça, il sait faire. Pour lui, les amendes étaient des dépenses inutiles. S'il avait géré de la même façon tous ses débits de vie, il ne serait pas en train de fuir la mort pour rejoindre l'enfer. Mais il ne l'a pas fait et avoir des regrets ne sert désormais à rien. Il lui faut oublier le passé pour ne se préoccuper que du présent. La moindre erreur peut lui être fatale. Donc concentration extrême et alors, peut-être...

Dans quelques minutes, quatre ou cinq, il va lui falloir tourner à droite et prendre la direction du Plateau des Milles Vaches. Là, il lui suffira d'attendre que des passeurs le contactent.

Il lui faut tenir jusqu'au débit du prélèvement crédit auto. Soit sept jours sauf erreur. Cela signifie qu'il doit vivre en totale autonomie, jusqu'à cette date fatidique. Ensuite, ce sera l'aventure. La vraie et

irréversible fuite en avant. A pieds, après avoir extirpé de ses deux pouces, si nécessaire, les puces implantées. Opération extrêmement délicate à mener, en évitant soigneusement que ces deux bestioles avides de sang humain n'entrent en contact. En cas d'échec, il deviendra l'ennemi public numéro un pour l'équipe de liquidateurs chargée de son exécution.

La Courtine, 20 kilomètres.

Le carrefour de la liberté ! Clignotant, virage en douceur. S'enfoncer dans le no man's land, cette terre d'aucun homme qu'est devenu le camp militaire depuis que les armées du monde ont été déclarées inutiles. Un point positif dans ce nouveau monde sans fric à défendre.

Danger permanent durant quelques jours puis, la chance aidant, la prise en charge par les passeurs de l'enfer le sauvera d'une mort certaine.

Marc Antoine repère un sentier de sous-bois qui débouche à quelques mètres d'une ferme en ruine. Il gare sa VH5 entre les quatre murs de ce qui fut une grange puis il part en repérage.

En d'autres circonstances, il apprécierait les sous-bois et leur odeur forte d'humus, le tapis de feuilles mortes jonchant le sol et sur lequel il est agréable de marcher, le chant des oiseaux et le murmure du vent mais, pour l'instant, il doit oublier cette ambiance bucolique pour continuer à exister en s'adaptant du mieux possible à son nouvel environnement.

D'abord trouver un abri. Une maison de charbonnier telle qu'il en existait il y a deux ou trois siècles. Ou un abri de berger, autre vestige du passé.

Il marche en lisière d'une châtaigneraie rendue à la nature, attentif à la topographie. Ses yeux repèrent un

mur de pierres sèches. Il l'examine. C'est une proéminence faite de cailloux soigneusement empilés, à la forme arrondie. Il s'en approche pour constater que ce qui apparaissait comme un défaut de construction est en fait une sorte de niche susceptible d'accueillir un homme de taille moyenne en position assise. Un abri idéal pour passer une ou plusieurs nuits protégé du vent et des intempéries.

Avec l'appoint d'un bon feu de bois, il pourra tenir quelques jours. Deux, trois ou même quatre. Au-delà, il devra puiser dans son stock troc. Mais il a confiance. La fumée attirera les passeurs en quête de clients.

Rassuré sur son sort immédiat, il organise son campement. Retour à la ferme en ruine. Il vide sa voiture puis il transporte tout ce dont il estime avoir besoin au creux de sa muraille de Chine. Deux, trois cartons, que, ironiquement, il qualifie de déménagement, sont rangés dans l'abri. Encore deux et il pourra définitivement quitter le monde de la consommation pour entrer dans sa survie. Pause avant le grand saut et ensuite vive l'aventure !

Soudain, des voix. Marc Antoine instinctivement se planque. Voir sans être vu, énième règle du petit manuel de l'homme en cavale. Ses cinq sens mis en alerte maximale, il attend. Son cœur bat normalement. Bon signe. Un point d'interrogation : chasseur ou gibier ?

Gibier, décide-t-il, en voyant arriver un homme et une femme et deux jeunes adultes, garçon et fille. La famille idéale mise au banc de la société. Donc des fuyitifs qui ont préféré fuir en groupe.

Marc Antoine les épie.

– Un VH5 ! s'exclame soudain le plus grand de tous, un jeune homme d'environ vingt ans.

Le même âge que son fils Guillaume. Et apparemment la même passion pour les voitures automobiles, cette invention du siècle dernier qui, selon les historiens a tué doublement, physiquement et économiquement.

D'abord en offrant chaque week-end une bonne ration de ragoût humain à la Grande Faucheuse. Ensuite en rendant l'homme totalement dépendant des quatre roues et de leur appétit énergétique.

Il fut de ceux-là. Dans cinq jours, cette passion l'enchaînera au grand ordinateur central. Le CGV le déclarera fugitif, donc mort en sursis.

La famille entoure la voiture. Triomphe de la mère.

– De quoi se nourrir ! s'exclame-t-elle. Regardez !

Regroupement autour des deux derniers cartons de bouffe. Comme un vol de gerfauts...

Le père, en digne géniteur responsable, organise aussitôt le festin.

– Du calme, dit-il d'une voix à la fois douce et autoritaire.

Les petits faucons entourent le grand faucon. Leurs yeux d'affamés attendent la pitance.

« Ces vrais cons ont peut-être dans leurs pouces de quoi s'offrir des milliers de repas », pense Marc Antoine.

Il ignore le nom de cette tribu déchue mais, pour lui, elle est le type même de la famille Ducon. Il faut l'être vraiment pour s'offrir en sacrifice suprême au nom des liens du mariage. Conception archaïque du couple et de ses rejetons. Lorsque, il y a plus de vingt ans, il avait sacrifié à ce sacrement social, celle qui

était devenue sa femme avait été très précise dans son acte d'engagement : la bague à n'importe quel doigt mais les pouces libres. En clair, ça signifiait ne jamais toucher au capital vie de leur progéniture et chacun pour soi.

Un choix de vie à deux qu'il avait accepté et dont il avait usé et abusé pour vivre au-dessus de ses moyens et voir fondre son capital vie. Quelques années somptueuses puis les portes de l'enfer.

Les Ducon... Soudain, ses yeux repèrent les mains des fugitifs et le détail qui dénonce leurs convictions. Ce sont des sans-pouce, c'est à dire des êtres humains qui refusent le système. Pour affirmer ce rejet, ils coupent dans le vif en s'amputant des deux pouces. L'ordinateur central, qui n'a aucune raison comptable d'éliminer ces dissidents, ne confie pas leurs dossiers aux liquidateurs. Le décompte du temps de vie est automatiquement stoppé. Les sans-pouce n'existent plus. Ils sont virtuellement et économiquement morts. Mais les pouces sont faits de chair putrescible et en peu de temps, les puces s'autodétruisent. C'est alors que la curée commence.

Les Ducon sont-ils chassés ? Probablement car la plupart de ces illuminés confient leurs 27,07 à l'efficacité d'un incinérateur et deviennent aussitôt des fugitifs. Pour eux, ça ressemble à un suicide collectif, en famille.

Ou alors... Marc Antoine ne se perd pas en conjoncture sur ce que sont ou ne sont pas les quatre sans-pouce qu'il continue d'observer. Ils sont là et il faut faire avec.

L'amputation que chacun présente est cicatrisée. Apparemment depuis peu. Donc une possible marge de

manœuvre. En règle générale, ces oiseaux organisent leur migration.

Marc Antoine mise sur cette hypothèse. Il sort de sa planque.

– Hello ! lance-t-il.

Panique dans la couvée.

– C’est ma voiture, ne craignez rien, s’empresse-t-il de préciser.

Il lève les mains, paumes en avant. Le signe universel de paix.

– Je suis un fugitif, explique-t-il. Du moins je vais l’être lorsque l’échéance du crédit de cet engin de mort rendra mon capital vie négatif. Dans trois jours. Je campe à cent mètres d’ici, en plein bois. Ces cartons sont les derniers de quelques kilos de provisions. Il m’en reste suffisamment pour que je vous offre ceux-là. Avec la voiture en prime. Elle a sous le capot plus de mille kilomètres d’autonomie. Ça peut vous être utile.

Le faucon mâle semble intéressé. Marc Antoine en rajoute. Simple test.

– Demain matin, on trace, dit-il. Vous et moi. Où allez-vous ?

– Et vous ?

– En enfer si on y veut bien de moi.

– Pour nous c’est le paradis.

– Je comprends. Travail famille et un pour tous tous pour un. La frontière est floue.

– Au contraire. Elle est nette et précise. Elle sépare l’ancien et le nouveau monde. Nous avons choisi en toute liberté le premier.

D’un même geste, chacun tend les deux mains pour bien mettre en évidence l’absence de leurs pouces.

– Enfer ou paradis, le résultat est le même pour vous comme pour moi. Il nous faut sauver notre peau. De quoi bouffer, une bagnole, ça multiplie nos chances. Je me présente : Marc Antoine Rouvre, 45 ans, informaticien jusqu’à hier, fugitif aujourd’hui.

– Paul Villien, artiste peintre, 45 ans également.

Marc Antoine serre les quatre doigts tendus. Drôle d’effet.

– Martine Bertrand, potière, 38 ans.

Encore plus surprenant pour une personne du sexe opposé.

– Aurélien, fils de Paul, 21 ans.

– Amélie, fille de Martine. 18 ans.

– Famille recomposée ?

– Non. Nous nous sommes rencontrés il y a deux jours, sur le même chemin de l’exil.

– Paul et moi ne sommes pas amants, tient à préciser Martine.

– Ma femme, la mère d’Aurélien, est déjà en zone libre. Elle nous y attend, ajoute l’artiste peintre.

– Le père d’Amélie a choisi l’autre camp. Il est liquidateur, dit Martine.

– Celui de l’enfant que je porterai bientôt est ici, annonce fièrement Amélie.

Les deux jouvenceaux échangent le regard de l’amour. Celui que Martine pose sur Marc Antoine y ressemble, charnellement parlant.

Marc Antoine mesure instantanément sa double chance. Avec eux, en jouant fin, il pourra atteindre l’enfer et, avec madame Villien dans le rôle d’hôtesse d’accueil, ça coïncera moins pour retrouver ses marques.

– Le père d’Amélie est à nos trousses, avoue la belle Martine.

Le cerveau d’informaticien de Marc Antoine enregistre l’information. Ça baigne encore mais dans l’huile chaude.

– Depuis longtemps ? s’informe-t-il.

– Trois jours.

– Vous venez d’où ?

– De Lille. Et vous ?

– Paris. Sarcelles plus exactement.

– Je comprends tout, intervient Paul.

– Tout quoi ? s’étonne Marc Antoine.

– Tout de votre état de fugitif. Sarcelles est la ville qui compte, statistiquement, le plus de flambeurs au mètre carré. Au point que...

– Les sociologues ont appelé cette tendance à la dépense effrénée la sarcellite, en souvenir du siècle dernier, quand ce mot désignait une tendance au suicide, je sais. Mais ce qui est fait est fait. Inutile de regarder derrière nous. Organisons-nous. Qu’un de vous me suive pendant que les autres préparent notre campement.

Marc Antoine, sans regarder derrière lui, fonce vers la cabane de berger. Il avance d’une cinquantaine de mètres, l’ouïe aux aguets. Un des sans-pouce lui emboîte le pas. Il perçoit nettement le bruissement des feuilles de châtaignier qui recouvrent la terre humide du sentier. Homme ou femme ? Femme parie-t-il. Martine ou Amélie ? Martine. Il se retourne. Banco.

– Je suis heureux de vous avoir rencontrée, lui dit-il.

– Vous ? lui sourit-elle.

Regard de femme.

– De t’avoir rencontrée, rectifie Marc Antoine.

Regard d’homme.

Un amour de cavale pêché au lancer sur le plateau de Millevaches ! Marc Antoine ne regrette rien. Il croit en sa bonne étoile.

Bémol. Martine n’est pas à son niveau d’optimisme.

– Tu me le rediras quand nous serons hors de danger. Mon ex-mari est fou de rage. S’il nous repère, il...

– Il ne nous repèrera pas, l’interrompt Marc Antoine. J’ai plus de huit secondes de vie au compteur et trois jours de sursis. Pour l’instant, je suis un homme ordinaire. Ma voiture peut rouler normalement. Où se trouve votre paradis ?

– Au sud de l’Espagne, dans une vallée perdue de la Sierra Morena.

– Nous y arriverons avant l’heure H. Mon ordinateur de bord nous guidera.

Intense émotion. Marc Antoine euphorise.

Trop, réagit-il alors qu’une forte pulsion du style incontrôlée le pousse à prendre Martine dans ses bras.

Réaction réciproque. Et contre-réaction.

– Non, pas maintenant. Sécurité oblige.

– Tu as raison.

– Les provisions sont là.

Inventaire rapide.

– Avec ça, nous tiendrons plus de trois jours, conclut Martine.

– Je ne crois pas, plaisante Marc Antoine.

Autre regard complice. Mais leur instinct de survie est le plus fort et deux allers-retours, chargés comme des mules, calment leur libido.

Chacun des quatre cartons est accueilli chaleureusement par les autres sans-pouce qui laissent volontiers à Marc Antoine et à Martine le soin d'organiser ce qu'ils appellent le grand voyage.

– Demain, départ à six heures, précise Marc Antoine.

– Le temps de souffler, argumente-t-il.

En fait, avant de se lancer dans l'aventure d'une cavale à cinq, donc à haut risque, il veut prendre la mesure des sans-pouce.

Pour l'instant, ils apparaissent comme essentiellement affamés. Deux jours de marche sans beurre ni épinards transforment le plus coriace des végétariens en carnivore forcené. Quelque soit leur régime alimentaire, les sans-pouce l'oublient pour adopter à belles dents celui de Marc Antoine : sandwichs pain complet rôti de bœuf.

Séquence silence, on bouffe.

Chacun dévore sa portion. La dernière bouchée avalée, Paul réagit.

– J'avais faim.

– Nous aussi, renchérissent les trois autres.

– Vous ne mangez pas ? s'étonne Amélie.

– J'ai ça, lui répond Marc Antoine en sortant d'une des cinq ou six poches de sa saharienne une barre énergétique. Quand j'aurai besoin de quelques forces, j'engrangerai ces calories. Mon père était un vélocipédiste de haut niveau et amateur de ce genre d'alimentation.

– Le mien carburait au riz complet, embraye Paul.

– Carburait ?

– Il est mort il y a six mois. Exécuté. Trop gênant. Il n’arrêtait pas de critiquer le système. C’est depuis ce jour-là que nous avons décidé de...

Il montre ses huit doigts.

– Il n’avait jamais accepté la nouvelle façon de vivre que nous a imposée le référendum. Et pourtant, il faisait partie de la génération charnière, celle prise en charge par le système.

– Capital vie illimité mais non transmissible. Mon père en était également. Il est mort dans son lit, avant la limite d’âge. De mort naturelle. Certainement d’en avoir trop profité. Dans un sens, c’est une sorte d’exécution.

– Dans ou en dehors des rails, flambeur comme vous ou sans-pouce comme nous, la sentence est la même.

– Sauf si l’on passe en zone de non-droit. Vous avez des infos sur ce qui nous attend ?

– Pas vraiment.

Réponse évasive que Marc Antoine enregistre en si bémol. Paul ment très mal. Il cherche les yeux de Martine. Ils lui sourient et l’invitent à la patience. Ce n’est pas dans ses habitudes de flambeur mais il prend note et parle des étoiles. Bonne cible. Paul et son fils y sont en plein dedans. Des poètes. Autant dire des rêveurs faciles à manipuler.

Depuis la nuit des temps, astrologues et autres astronomes ont été de doux utopistes souvent flanqués d’une âme sœur au solide bon sens. Comme doivent l’être l’épouse de Paul qui l’attend au paradis et la jolie Amélie pour Aurélien.

Cette structure familiale est la plante idéale à laquelle Marc Antoine décide de se greffer. Il supporte

donc stoïquement les cieux de Paul et d'Aurélien tandis qu'Amélie et sa mère s'offrent un peu de rêve en fumant un joint.

Chacun son trip.

Le sien, pour l'instant, est de sauver sa peau.

Après leur voyage extra-sidéral, chacun songe au repos.

Marc Antoine s'isole. Un tapis d'herbe verte au pied d'un arbre centenaire, à l'opposé d'un muret auprès duquel Paul et sa nichée décident d'élire domicile, lui paraît confortable.

– Chacun sa zone, pense-t-il en étalant son sac de couchage.

Cette liberté individuelle, un des avantages, selon lui, de la société qu'il est en train de fuir, est un droit auquel il tient. Dans cette vallée vers laquelle il va, il pourra supporter des tonnes de contraintes mais, pour vivre, il a toujours eu besoin d'un espace, tant géographique que spirituel, dans lequel il peut se retrouver seul, en tête-à-tête avec lui-même.

– Il est assez grand pour deux ?

Avec lui-même ou avec Martine.

– En se serrant un peu, oui.

En deux temps trois mouvements, Martine est nue puis allongée sur la couverture.

– Viens, dit-elle en tendant les bras.

Marc Antoine répond instantanément à l'invitation.

L'un et l'autre savent que le seul moyen d'oublier leur état de mort vivant est de faire l'amour.

Des gestes de vie qui, en façonnant l'orgasme, les projettent dans l'espoir. Le plaisir qu'ils se donnent scelle leur avenir commun. En devenant amants, ils

deviennent complices. Ils lient leur destin. Ils mourront ou vivront, soudés par la chair.

– Tu as confiance en Paul ? demande Marc Antoine.

Martine ne répond pas. Elle s'est endormie. Son souffle régulier, qu'aucune crainte n'opprime, pose sur sa peau la plus douce des réponses.

La nuit est maintenant installée. Marc Antoine l'écoute. Les bruits qu'il perçoit ne lui sont pas familiers mais ils ne l'effraient pas. Ils sont à leur place, inscrits dans la logique du temps. Quelque part dans les ruines, une chouette chuinte.

– Ulule, pense Marc Antoine.

Un mot qu'il ne croyait pas connaître. Un de ceux que la mémoire garde précieusement en prison pour les libérer quand bon lui semble.

D'autres s'évadent. Il les murmure.

– Je t'aime, j'ai besoin de toi, moi non plus...

Pour les essayer, en cas de besoin.

Martine ne les entend pas. Un jour peut-être, quand leur cavale sera terminée.

Marc Antoine réagit. Ne pas penser au lendemain. Vivre l'instant. Dormir.



### 3

– Thé ou café ?

Marc Antoine émerge d'une nuit paradoxalement sereine.

– Thé, répond-il.

Puis il réalise le saugrenu de la situation. Il n'est pas dans un des palaces qu'il fréquentait aux temps de sa splendeur, quand il allait, par exemple, pratiquer la plongée sous-marine dans des sites enchanteurs, mais au pied d'un arbre, en pleine nature, et dans l'urgence d'un sauve-qui-peut à l'issue incertaine.

L'éclat de rire de celle qui vient de lui poser la question rituelle le rassure. Martine est debout devant lui, auréolée du halo d'un contre-jour lumineux.

– Presse-toi, les autres attendent. Je n'ai pas osé te réveiller pour le câlin du matin. Tu dormais trop bien.

Bien dormir ! Ça ne lui était pas arrivé depuis plus de trois mois.

Exactement depuis le jour où il avait compris qu'il ne pourrait plus remonter la pente et qu'irréremédiablement il allait être broyé par le système.

– Un sommeil de chérubin que j’ai retrouvé grâce à toi, répond-il en se mettant à l’horizontale. Je prendrai tout de même un thé.

– Il est prêt. Viens.

Il la suit pour rejoindre les autres réunis autour de la VH5 tels des naufragés autour d’un canot de survie.

Les bonjours et autres paroles convenues fusent. Marc Antoine y répond de bonne grâce puis il entre dans son rôle de chef d’expédition.

– Nous sommes à moins de cinquante kilomètres de l’autoroute qui devrait nous permettre de rejoindre l’Espagne en moins de quarante-huit heures. Comme je vous l’ai expliqué hier, ma voiture n’est pas encore exclue du système. Elle ne s’autodétruit que dans...

Il regarde sa montre.

– ... exactement trois jours, dix heures, trois minutes et quarante-six secondes.

– Exactement ?

– Avantage de l’informatique. Ma montre est programmée pour m’indiquer, seconde après seconde, mon temps de vie, véhicule compris, l’un dépendant de l’autre. Et comme ce genre de précision entrait dans mon job, je peux le connaître exactement.

– Le mot m’effraie mais je vous fais confiance, dit Paul.

– De toute façon, confiance ou pas, nous n’avons pas le choix, ajoute son fils.

– Pour l’instant nous l’avons, précise Marc Antoine. Nous pouvons partir à pieds ou embarquer dans cette voiture. Mais lorsque nous serons à une ou deux heures de la date fatidique, il faudra nous débrouiller pour être loin, et même très loin, de cette

bombe mobile lorsque le processus d'autodestruction se déclenchera.

– Ça, c'est aussi votre job, dit Amélie.

Un point final sur un ton mi-ironique mi-amer.

– Nous en avons chacun un, intervient sa mère. Aurélien conduira, Paul sera notre guetteur. Toi et moi nous nous occuperons de l'intendance et Marc Antoine nous guidera. Organisons-nous et...

– ... nous nous en sortirons, réagissent en chœur les trois autres sans-pouce.

– Tu as raison, ajoute Paul. C'est vrai aujourd'hui et ça le sera également quand nous serons en zone libre. Notre système économique est basé sur l'échange, l'organisation des tâches et les compétences de chacun.

– Nous en reparlerons, dit Marc Antoine. Embarquons. Nous n'avons désormais aucune seconde à perdre. Je prends le volant. Aurélien sera mon co-pilote jusqu'à l'autoroute. Nous inverserons les rôles à ce moment-là. Installez-vous au mieux.

Les portières claquent. Marc Antoine lance le moteur. Marche arrière pour dégager la VH5 de son parking, vitesse 1 puis 2 et enfin 3 lorsque le chemin forestier se transforme en route goudronnée.

Un revêtement du siècle dernier, mal entretenu, mais que le véhicule aux suspensions souples très performantes franchit sans heurt.

Marc Antoine tripote le clavier de l'ordinateur de bord dont les touches sont disposées sur le volant. Un écran lumineux s'inscrit sur le pare-brise et une carte routière apparaît, puis quelques chiffres.

– J'ai programmé l'itinéraire Ussel-Cordou, explique Marc Antoine. Nous pouvons entrer sur l'autoroute à Tulle.

– Essayez Linares. C’est la ville la plus proche de la vallée que nous devons atteindre, conseille Paul.

Marc Antoine pianote. Le nouvel itinéraire s’affiche.

– La seule différence intervient en fin de parcours, commente Marc Antoine. Nous devons tout simplement quitter l’autoroute avant Cordou. Entrée Tulle, sortie Ciudad Real. Ce qui se traduit, en chiffres, par vingt heures en temps programmé à condition que nous emprunions la voie centrale limitée à 130 kilomètres-heure. Ça rentre largement dans notre créneau temps. Mais nous serons en surveillance constante dès le portillon d’entrée franchi. Pour moi, c’est pour l’instant possible. Et pour vous ?

– Les sans-pouce n’existent plus pour le cerveau central mais pas pour celui de mon ex-mari. Et j’ignore s’il a un quelconque moyen de nous repérer, répond Martine.

– Théoriquement non, dit Marc Antoine. Les satellites de surveillance ne recevant plus vos signaux de vie, vous êtes effectivement livrés à la nature. Quant aux systèmes de surveillance parallèles qu’utilisent les liquidateurs, je ne les connais pas.

– Dans le doute, abstiens toi, lance Paul. Votre intelligence artificielle peut-elle nous proposer d’autres solutions ?

– Il suffit de le lui demander, ironise Marc Antoine.

Une série d’itinéraires s’affiche.

– Réponse : six solutions. Dont quatre, les touristiques, sont à éliminer d’entrée car hors délai. Restent deux. Même autoroute mais par la voie de droite ou de gauche. La droite n’étant pas pour nous car à péage, reste donc la gauche.

– C’est celle réservée aux fous du volant amateurs de sensations fortes ? s’informe Aurélien.

– Oui, lui confirme Marc Antoine.

– Mon expérience de pilote kamikaze est nulle, réagit-il. La prendre est risquer l’accident avec tout ce que cela comporte comme conséquences.

– Donc, retour à la case départ, conclut Marc Antoine. Va pour la voie centrale. Souhaitons que le père d’Amélie ait d’autres missions officielles à se mettre sous la dent.

Souhait souligné par le silence de tous.

Marc Antoine se concentre sur la conduite. Les routes dites à circulation libre, comme celle sur laquelle roule la VH5, ne sont entretenues que par des associations d’amateurs de randonnées et autres balades bucoliques pour amoureux de la nature. Le résultat est un réseau qui offre aux automobilistes qui s’y aventurent un éventail de macadams allant du plus ordinaire, parsemé de nids de poules – et d’autruches, remarque pour lui-même Marc Antoine en évitant de justesse un véritable gouffre ouvert au beau milieu de la chaussée – au plus performant, dont la qualité supérieure rivalise avec celle des autoroutes. Une alternance qu’il convient de gérer avec une constante attention.

Marc Antoine le fait.

– Ussel, dix kilomètres, annonce Aurélien.

– Nous allons sortir du no man’s land de la Courtine pour entrer en zone civilisée, commente Marc Antoine. Il nous faudra constamment être vigilants.

– Je le suis déjà, répond Paul.

Et, pour prouver l'efficacité de sa surveillance tous azimuts, il annonce un « accident » encore fumant.

– Destruction véhicule droit devant gauche.

Toutes les têtes se tournent dans la direction indiquée. Marc Antoine ralentit.

– Ce sont les Dumayant ! réagit soudain Martine.

Elle vient de repérer un détail qui l'autorise à identifier les victimes.

– Arrêtons-nous, ajoute-t-elle.

– Tu crois que c'est utile ? lui demande Marc Antoine.

– Pour eux c'est trop tard mais pour ce qu'il y a dans le coffre de la voiture, ça l'est. Ils ont une sorte de valise ininflammable bourrée de médicaments. C'était pour acquitter leur droit d'entrée en zone libre.

– Comment le sais-tu ? s'étonne Marc Antoine.

– C'est long à expliquer. Arrête-toi, je t'en prie.

– De toute façon, ajoute Amélie, les liquidateurs, une fois leur mission accomplie, se désintéressent du sort de leurs victimes. Ils sont sûrs à cent pour cent de l'efficacité de leurs roquettes.

– Si ces messieurs ont la mémoire aussi courte que vous le dites, arrêtons-nous, obtempère Marc Antoine.

Il se gare à proximité de la voiture calcinée dont les tôles, tordues, sont la preuve torturée de l'action destructrice des brigades de la mort. Martine se précipite à la recherche de son trésor. Elle fonce côté coffre arrière et repère rapidement le caisson ignifugé. Elle le récupère. Puis, sans se préoccuper du sort des passagers, elle le transporte jusqu'à la VH5 dont le moteur tourne au ralenti.

– Il est encore tiède, commente-t-elle.

Puis elle reprend sa place.

– Tu peux redémarrer, dit-elle à Marc Antoine.

L'opération « récupération » a duré deux minutes.

– Chapeau pour l'efficacité, commente Marc Antoine. Bonne pêche ?

Martine ouvre le coffret métallique. Elle en fait un rapide inventaire.

– Piqûres antivirales, vaccins divers et médicaments de confort. Plus quelques vitamines. Pas mal. Les Dumayant avaient bien préparé leur coup.

– Pour les médicaments, peut-être mais pas pour leur cavale, remarque ironiquement Marc Antoine.

– C'est quoi leur histoire ? ajoute-t-il.

– Ils ont contacté un de nos passeurs pour profiter d'un des convois d'évacuation que notre réseau met en place régulièrement. Leur passage en zone libre a été négocié comme il l'est habituellement : transport de quatre sans-pouce, nourriture comprise, contre une assistance à l'installation le voyage terminé.

– C'est la filière habituelle, continue Martine Un voyage par semaine. Ça fonctionne normalement à quatre-vingt dix pour cent. Nous sommes dans les dix. Un des cas, hélas, typique. La famille Dumayant nous paraissait honnête. Mais j'ai pu entendre une de leur conversation intime. Madame Dumayant avouait à son mari que son compte vie allait passer au rouge dans moins de vingt-quatre heures et qu'il valait mieux pour eux de nous abandonner la voiture pour tenter leur chance à pieds et choisir le Larzac au lieu de la Sierra Morena. J'ai réagi aussitôt. Ils nous ont abandonné au bord de la route pour foncer vers leur terre promise.

– Ça s'est passé quand ?

– Trois heures avant que nous te rencontrions.

– Ça signifie que Madame Dumayant s’est gourée de quelques heures. Ça arrive.

Marc Antoine n’ajoute pas qu’un scénario identique pourrait se jouer pour sa pomme. Il suffirait, par exemple, qu’il ait oublié de décompter dans son temps de vie un des multiples petits crédits dont il usait fréquemment pour qu’il devienne à son tour une des cibles des liquidateurs mais il le pense tellement fort que Paul ose mettre les pieds dans le plat.

– Puis-je me permettre de vous suggérer une solution qui vous permettrait d’éviter ce genre d’ennui ? dit-il.

Sa voix mielleuse inquisite Marc Antoine.

– Allez-y, lui répond-il. Je suis prêt à tout entendre.

– Devenez un sans-pouce. Vous neutraliserez alors l’ordinateur central quant à votre compte vie, le temps que vos morceaux de viande pourrissent. Et pour ce qui est de la VH5, vous conservez votre crédit temps. L’amputation n’est pas douloureuse. Je peux vous l’assurer.

– Uniquement lorsqu’elle est pratiquée dans de bonnes conditions, intervient Martine. Et même si Marc Antoine accepte, ça l’empêcherait momentanément de conduire.

– De toute façon, je refuse, dit Marc Antoine. Ou vous me faites confiance et nous prenons les mêmes risques ou notre cavale s’arrête ici. On fait quoi ?

– Mauvaise suggestion. Roulez.

Un lourd silence s’installe dans la voiture. Apparemment, Martine vient de choisir le camp du cœur. Intérieurement, Marc Antoine jubile. Extérieurement, il fait la gueule. Les dents serrés, le

regard fixé sur la route, il s'efforce d'éviter le PV qui pourrait être fatal.

Même en pleine zone rurale, la nouvelle société qu'ils sont en train de fuir, a posé ses barrières de sécurité. Le moindre faux pas de chacun des citoyens du monde est épié. Et les pièges mis en place par les lobbies de sécurités en tous genres, routière et autres, guettent le contrevenant à chaque tournant.

Côté vitesse, Marc Antoine est paré. Le puissant moteur est programmé pour demeurer en permanence au-dessous des quatre-vingt dix kilomètres-heure autorisés. Par contre, le moindre hérisson, bagué par les soins des amis des petites bêtes, et écrasé par son quatre-quatre, lui vaudrait une amende immédiate de quelques misérables, mais peut-être fatals, millièmes de seconde.

Aurélien s'étonne de son excès de prudence.

– Vous avez peur de quoi ? lui demande-t-il.

– De prendre un PV, lui répond-il. Même sur des routes paumées comme celle-là, les satellites de la SPA veillent au grain. Si par malheur j'écrasais une de leurs bestioles protégées, je diminuerais d'autant nos chances de passer au travers. Et si l'animal en question faisait partie d'une espèce hyper-protégée, ça en serait fait du crédit qu'il me reste et comme je serais aussitôt repéré, notre cavale s'arrêterait presque immédiatement.

L'argument porte. Une discussion s'amorce. Chacun y va d'une anecdote dont l'unique intérêt est de démontrer l'absurdité de la société qu'ils fuient.

C'est par exemple l'organisation des loisirs artistiques. Chacun peut s'y adonner et se faire un nom à la seule condition que l'œuvre proposée aille

dans le bon sens unique car conforme aux recommandations du centre de gestion de vie. Le CGV décide qui a droit aux palmes académiques d'or, d'argent ou de bronze. Pour être connu et reconnu, il est impératif de demeurer sur les rails. Celui qui ne désire pas emprunter la voie royale peut suivre une autre route mais il le fait au détriment de son capital vie. L'anticonformisme coûte cher.

Ou c'est encore la création de l'inutile. Les idées farfelues, l'imagination poétique ont un prix en seconde de vie.

Certes, le bonheur est accessible à tous mais à doses raisonnables, au moindre coût. Celui qui en désire une couche supplémentaire flambe.

Marc Antoine laisse dire. Les sans-pouce prêchent pour une paroisse qui n'est pas la sienne. Il ne fuit pas un mode de vie, dont il a largement profité, mais une mort certaine. Martine et les autres vont vers une vie meilleure.

Mais pour lui comme pour eux, l'essentiel est de parvenir en zone de non-droit en excellente santé.

Soit plus de mille cinq cents kilomètres à rouler sous la menace constante des liquidateurs.

À Ussel, qu'ils sont obligés de traverser comme ils vont être obligés de traverser Égletons, quelques kilomètres plus loin, un ralentissement les inquiète.

– Un contrôle volant, annonce Paul.

Sa voix a légèrement tremblé.

– Un contrôle de quoi ? s'informe Marc Antoine qui a peur de comprendre.

– Une brigade spéciale chargée d'intercepter des contrevenants, répond laconiquement Paul. Transport de matière dangereuse ou...

Il ne termine pas sa phrase. L'explication est là, devant ses yeux.

– C'est simplement une arrestation un peu houleuse, annonce-t-il, visiblement soulagé.

Traduction : rien de grave pour nous.

Marc Antoine pense aux milliers de personnes qui, de par le vaste monde, en ce moment même, subissent les interventions des brigades de liquidateurs. Généralement, l'opération « interpellation » se passe le plus discrètement possible. Deux messieurs ou deux dames, ou un couple, se présentent sans avertissement au domicile du délinquant. Sur simple présentation de leur badge, un cercle rouge sur fond noir, signifiant que la boucle est bouclée, le duo, dont la visite est le plus souvent attendue, encadre physiquement le flambeur pour le guider vers un centre de détention provisoire. La suite dépend de la décision d'un ordinateur.

Nul n'est revenu de ces camps pour dire ce qui se passe vraiment de l'autre côté de leurs enceintes. Les seuls rescapés du système entrent en religion liquidatrice. Leur vie ne tient alors qu'à un fil de soie : celui de leur langue. Un simple mot de trop entraînerait l'implosion de leur cerveau lavé et relavé.

Une intelligence artificielle est en effet l'ange gardien de chacun des liquidateurs. En parfaite symbiose informatique avec l'agent destructeur, cet ange n'a pas d'état d'âme. Au moindre mot interdit prononcé, à la moindre émotion ressentie, une onde négative est aussitôt émise pour signifier aux deux êtres devenus un couple antinomique, donc inutile, la fin de leur amour total. Donc leur mort.

Le silence s'est réinstallé dans le confort relatif de la VH5.

La route qui relie Ussel à Égletons est toujours à circulation surveillée mais, pour un conducteur attentif, les pièges sont prévisibles. Les voix de Paul et d'Aurélien rappellent régulièrement à Marc Antoine qu'il ne doit pas relâcher son attention.

– Exécution à droite à cent mètres.

– Dans deux kilomètres, traversée de Maussac. Vitesse limitée à 30 kilomètres-heure.

Marc Antoine programme instantanément une vitesse maximale de vingt-cinq kilomètres – heure. Cinq points au-dessous de celle autorisée. C'est la première fois qu'il renonce à jouer avec la vitesse d'inertie de la VH5. Aux temps glorieux de la flambe, il faisait confiance à ses réflexes. Une façon comme une autre d'afficher sa désinvolture de bon vivant. Prendre le risque de croquer quelques dixièmes de secondes en inutiles procès-verbaux était jouissif pour lui. Aujourd'hui, ces quelques dixièmes de secondes sont vitaux. Un flash signifierait le décompte immédiat d'une amende pour excès de vitesse et l'ordinateur central enregistrerait alors le débit fatal.

Le compteur de vitesse oral enclenché envoie régulièrement dans les oreilles de Marc Antoine les informations sonores dont il a besoin pour pallier aux risques de dépassement. Le pouce gauche posé sur la touche d'arrêt d'urgence, il ne prend pas le temps de regarder le paysage.

– Vingt-huit kilomètres-heure, vingt-quatre kilomètres-heure, annonce en continuité la voix synthétique.

La traversée du petit village semble interminable.

– Vingt-huit kilomètres-heure, vingt-six kilomètres-heure.

Marc Antoine aborde une dernière ligne droite en pente douce.

– Vingt-sept kilomètres-heure.

Marc Antoine a les nerfs tendus à l'extrême.

– Vingt-sept kilomètres-heure, répète la voix.

– Trois points de marge, dit Marc Antoine. Ça devrait aller.

– Vingt-six kilomètres-heure.

– Radar dépassé, annonce en même temps Paul.

– J'ai eu la trouille, commente Marc Antoine. Ce faux plat est un attrape-con. J'aurais dû programmer une sécurité supérieure. Mon ordinateur ne tient pas compte de la vitesse d'inertie du véhicule.

– Je croyais que toutes les voitures de la génération de la vôtre en étaient équipées ! s'étonne Aurélien.

– Elles le sont mais j'ai bidouillé la mienne.

– Acte de rébellion ? demande Paul.

– Même pas, lui répond Marc Antoine. C'était tout bêtement pour prouver à mon fils que j'étais capable de le faire.

– Et également pour embêter ma femme, ajoute-t-il à l'intention de Martine. Elle ne supportait pas que j'use mon temps de vie à des futilités de ce style.

– Pourquoi le faisiez-vous alors ? demande Amélie.

– Parce que j'ai certainement la mentalité d'un individu auquel le système convenait plus ou moins. Plutôt plus d'ailleurs puisque je n'ai jamais voulu franchir la frontière comme vous êtes en train de le faire.

– Nous avons chacun nos raisons, intervient Martine. Mais, pour la sérénité de tous, si vous voulez qu'on en parle, parlons-en.

– Je ne préfère pas, lui répond Amélie.

Marc Antoine, surpris par sa réaction et surtout par le ton abrupt de sa voix, la regarde.

– Attention, hurle Aurélien.

Marc Antoine a juste le temps de donner un coup de volant pour éviter une femme enceinte, poussant un poussette d'enfant, qui traverse la rue en empruntant un passage protégé, donc surveillé.

– Le feu était comment ? s'informe-t-il.

Sa voix est chargée d'anxiété. De la réponse d'Aurélien dépend la suite du voyage.

– Rouge pour elle, répond le co-pilote.

– Ouf ! réagit Marc Antoine. Dans le cas contraire, il nous fallait immédiatement abandonner la VH5 et trouver un autre moyen de fuite.

– Je l'ai vu rouge pour nous, dit Amélie.

Son intervention jette un froid supplémentaire dans l'habitacle pourtant climatisé. Dans le cas présent, la moindre incertitude est insupportable.

– Pas de panique, dit Marc Antoine. Il nous suffit de visionner l'enregistrement de notre trajet.

– Appuie sur le bouton vidéo-route puis sur rétro, précise-t-il à l'intention d'Aurélien.

Sur le pare-brise, côté passager, les images défilent devant des yeux attentifs.

– Vert pour nous, annoncent quatre voix parfaitement synchrones.

L'atmosphère, pesante, devient plus légère. Chacun revient à ses préoccupations.

– Dans ce cas précis, où l’ordinateur va choisir un coupable puisque faute il y a, que se passera-t-il pour cette mère de famille irresponsable ? demande Amélie.

– Le PV est pour elle, répond sans hésiter Marc Antoine. A tout manquement à la réglementation répond une sanction. Le système est dur mais il est incontestablement impartial.

– Vous donnez l’impression de le regretter, ironise Paul.

Marc Antoine réfléchit quelques secondes avant de répondre. Il n’a jamais été un exalté et il ne le sera jamais. Sa philosophie, pour autant qu’il en ait eu une, s’est toujours située au ras des pâquerettes. Là où justement fleurissent les fleurs les plus ordinaires qui n’ont besoin, pour s’épanouir, que d’un peu d’eau de pluie et d’un rayon de soleil. Et pour ces fleurs-là, humbles de besoins autant que d’ambition, le mode de vie rejeté par les sans-pouce, est idéal. A condition de ne pas faire d’ombre aux autres plantes de ce jardin d’Eden.

Il estime avoir pompé trop d’eau et pris trop de soleil et, s’il fuit ce paradis sur terre, c’est pour éviter le désherbant du jardinier en chef chargé de faire disparaître les plantes parasites.

– Regretter n’est pas le mot, dit-il, autant pour lui que pour les autres. J’ai joué et j’ai perdu. Le flambeur que j’étais connaissait les risques et je savais qu’un jour ou l’autre je serais obligé de m’offrir en sacrifice à l’équilibre social. Mais face à ce sacrifice suprême, l’envie de vivre a été la plus forte.

– Pourquoi n’êtes-vous pas devenu liquidateur comme mon père ? demande Amélie.

– Un psy répondrait que je n’ai pas l’âme d’un tueur mais celle d’un aventurier. Après avoir abusé de la liberté de vivre totalement, j’ai préféré la survie à l’obéissance aveugle. Philosophiquement, ça signifie que je préfère le comment au pourquoi, le libre-arbitre aux principes imposés, l’eau chaude ou froide à l’eau tiède. C’est peut-être également un certain atavisme enfoui au plus profond de moi-même. Je dois descendre d’un anarchiste actif du début du siècle dernier. Mon choix est celui qui a été le sien : le refus d’obéir à l’ordre établi.

Dans le rétroviseur, ses yeux cherchent le regard de Martine. Ils croisent celui de Paul qui reflète l’indifférence. Apparemment, ses états d’âme n’ont pour lui aucune importance. Quand à Amélie, la réponse qu’il vient de lui livrer semble la satisfaire.

– Entrée de l’autoroute à cinq kilomètres. Vitesse limitée à vingt kilomètres-heure, annonce la voix neutre d’Aurélien.

– Faisons une pause pipi, décide Marc Antoine. Que chacun prenne ses dispositions pour affronter ce qui va être un long et ennuyeux voyage.

## 4

Bon ou mauvais choix ? En empruntant un chemin forestier au lieu d'affronter les regards de quelques curieux à l'affût de l'insolite, Marc Antoine vient d'obéir à une rapide réflexion plutôt qu'à une intuition spontanée. Sur l'aire d'entrée de l'autoroute, ses quatre passagers clandestins auraient eu de grosses difficultés pour dissimuler leur amputation. Pour le commun des mortels, c'est-à-dire la majorité des citoyens du monde, un sans-pouce est un terroriste. Il n'y a pas pire prédateur que ces individus à deux fois quatre doigts. Les dénoncer à l'autorité supérieure responsable du beau et immuable équilibre social est un devoir civique. Certains de ces zélés, à l'instinct de chasseur ultra développé, vont même jusqu'à les abattre sans sommation. L'équilibre social est à ce prix. La chasse aux sans-pouce est devenu un loisir pratiqué par des extrémistes. Des associations regroupant ces amateurs de sensations fortes organisent régulièrement des sortes de chasses à courre dont le gibier est un sans-pouce. Les aires d'entrée ou de sortie des autoroutes sont une des bases de départ de ce genre d'opération.

Marc Antoine stoppe la VH5 à proximité d'une clairière naturelle que longe le chemin forestier.

– Dix minutes de détente avant le grand voyage, annonce-t-il à ses passagers. Profitons-en pour nous restaurer et pour évacuer notre trop-plein.

La petite troupe s'éparpille. Marc Antoine s'isole. Pour lui, cette pause est peut-être la dernière d'homme libre. Il s'offre l'illusion d'y croire en humant l'odeur des sous-bois. Autour de lui, la vie semble paisible. Une légère brise fait trembler les feuilles des arbres, sans violence, comme pour apporter un brin de vie à la sérénité de la nature. Elle est intense d'apaisement.

Marc Antoine se laisse volontiers prendre à ce jeu subtil de sérénité et de paix intérieure. Tous ses sens en éveil, il s'imprègne de cette douce émotion. Puis soudain, dans ce silence, une question résonne comme un reproche.

– Que faites-vous là ?

À une trentaine de mètres de lui, deux hommes et une femme, habillés en amis des bêtes, c'est-à-dire équipés exclusivement de vêtements et d'accessoires synthétiques, interpellent Paul et Aurélien, occupés l'un et l'autre à soulager leur vessie.

– Vous êtes en infraction, dit la femme. Cette forêt est classée en zone protégée. Elle est répertoriée au patrimoine international. Nous sommes chargés d'en assurer la surveillance. Vous êtes passible d'une amende à recouvrement immédiat s'élevant à deux centièmes de seconde et deux fois plus si vous êtes récidivistes. Veuillez nous présenter vos pouces.

La tuile ! Marc Antoine s'apprête à se lancer dans la bagarre qu'il sent venir mais l'attitude des deux

sans-pouce freine son élan. Il demeure passif et de plus en plus attentif, prêt à intervenir à la moindre alerte. Paul et Aurélien, en citoyens fautifs mais obéissants, obtempèrent. Ils avancent calmement vers les amis des bêtes en dissimulant adroitement leur amputation. La jeune femme manipule un boîtier destiné à la mettre en connexion avec l'ordinateur central. Ses deux collègues, un peu en retrait, assurent sa protection. Mais les sourires et la nonchalance apparente des deux contrevenants les mettent en confiance.

Soudain, alors qu'ils arrivent à moins de trois mètres des surveillants de la forêt, Paul et Aurélien ont les mêmes gestes parfaitement synchrones. Leur bras droit apparaît, armé d'une boule noire d'environ cinq centimètres de diamètre. L'air siffle étrangement et les trois empêcheurs de tourner en rond s'écroulent, apparemment inconscients.

Marc Antoine réagit.

– Vous les avez tués ? demande-t-il.

– Non, simplement neutralisés par un rayon paralysant, répond Aurélien. Mais je vais le faire.

Il s'approche des trois corps étendus. Un bistouri apparaît entre les quatre doigts de sa main droite puis, d'un geste vif et précis de chirurgien, il tranche la gorge des gardes forestiers, sans laisser paraître la moindre émotion. Le sang gicle aussitôt par les jugulaires et les carotides magistralement sectionnées.

– C'était eux ou nous, commente simplement Paul tandis qu'Aurélien, dont le geste de tueur vient de mettre en évidence le résultat d'un intense entraînement, essuie son arme à même les vêtements synthétiques des amis des bêtes.

Marc Antoine en demeure sans voix. Son silence est celui d'une grande perplexité. Paul la perçoit.

– Nous ne sommes pas des babas cool du vingtième siècle, lui explique-t-il. Notre survie dans cette société qui nous est hostile dépend de notre détermination à nous défendre. Laisser vivre ces ostrogoths signifiait une alerte dans les minutes à venir. Donc une chasse aux fugitifs qui aurait tourné à notre désavantage s'ils avaient repéré la VH5. Dans le doute, Aurélien a fait ce qu'il fallait faire.

– J'aurai pu neutraliser leurs boîtiers, tente d'argumenter Marc Antoine.

– Ça n'aurait retardé l'échéance que de quelques minutes. Le monde informatique est à l'orée du bois, répond Aurélien. Je ne les ai pas tués pour m'offrir une émotion forte mais pour nous sauver.

Marc Antoine accepte l'explication. De toute façon, il leur est impossible de revenir en arrière et il semble évident que les sans-pouce n'hésiteront pas à se débarrasser de quiconque constituerait une entrave à leur cavale. Il lui faut suivre en faisant le dos rond.

Ils parviennent à la clairière où est garée la VH5 en même temps que Martine et Amélie.

– Nous avons été obligés de supprimer trois ADB qui voulaient nous mettre un PV pour soulagement de vessie en milieu protégé, dit Paul. Il nous faut partir.

Marc Antoine regarde les deux femmes. Leur réaction est silencieuse. L'agacement apparaît dans le regard de Martine. Celui d'Amélie reflète une totale indifférence.

Le contraire lui aurait déplu. Pour lui, Martine est l'élément sain du quatuor. Les trois autres sont à classer dans la catégorie des personnes dont il faut se

méfier. Leur culture sociale n'est pas la sienne. Pour l'instant, il doit fermer sa gueule et accepter le pire tout en se rendant indispensable.

– Prends le volant, dit-il à Aurélien. L'entrée de l'autoroute est à moins de cinq kilomètres et il vaut mieux éviter d'échanger nos rôles en public.

Puis soudain il se ravise.

– Non, je dis une connerie, s'empresse-t-il de rectifier. L'accès à l'A 18 est soumise à un contrôle d'aptitude à la conduite dont les données sont contenues dans les pouces de chaque chauffeur. L'application de ce règlement date d'à peine douze jours. J'ai eu du bol de m'en être souvenu à temps.

– Je le savais, répond Aurélien. J'allais d'ailleurs réagir. Ce genre de détail est un de nos dix commandements : jamais tes pouces tu ne présenteras. Tous les contrôles qu'il faut connaître pour survivre en zone occupée sont inscrits dans notre mémoire. Dès qu'une nouvelle loi est votée, qu'un nouveau décret est signé, nous devons l'enregistrer. Une sorte de manuel de survie à connaître par cœur.

Marc Antoine retient la vacherie qui lui vient aussitôt à l'esprit. En fait de dix commandements, quel est le cinquième sur la liste ?

Un « Tu ne tueras point » que les chrétiens de tous bords, juifs d'Israël et d'ailleurs, musulmans de tous les pays et adeptes d'autres religions ont trop souvent ignoré lors des siècles précédents.

Lorsque la VH5 démarre, il s'offre une séquence rétrospective, un retour en arrière objectif.

Il est, à quelques années près, de la génération dite fondatrice. Celle qui a changé le monde dans un vaste élan plein au ras bord de générosité en transformant le

pétrodollar et le dollar virtuel, roi et prince de l'économie mondiale, en seconde de vie.

Au début du vingt-et-unième siècle, un philosophe qui se défendait d'être matérialiste autant que spiritualiste, c'est-à-dire partisan du juste milieu, point central, d'après lui, de la paix car zone par excellence consensuelle, avait écrit un livre de quelques deux cents pages dans lequel il décrivait une société dont la monnaie mondiale et unique était la seconde de vie. « Société idéale car utopique », reconnaissait-il volontiers. Quelques années plus tard, alors que le rêveur était sorti des feux médiatiques, des mondialistes actifs s'étaient emparés de ce concept de vie idéale pour, à l'issue tragique de la première guerre économique mondiale du vingt et unième siècle, mettre en place la société universelle rêvée par le philosophe oublié. Ils croyaient offrir ainsi les richesses du Monde à tous. Richesses que chacun encaissait cash dès sa naissance. Quarante-six ans de vie en un seul pactole avec la possibilité pour chacun de travailler afin de régénérer ce capital vie pour s'offrir le superflu.

Ou trente-cinq ou quatre-vingt quinze, selon le déraisonnable ou le raisonnable de chacun. Le libre choix absolu en matière de consommation.

Marc Antoine avait choisi le déraisonnable et, pour ne pas disparaître à 45 ans, il fuit cette mort programmée pour rejoindre un lieu qui, pour les sans-pouce, est un paradis.

– Contrôle mille mètres, annonce Aurélien.

Marc Antoine vise l'entrée de la voie « contrôle » obligatoire. Un boîtier lui est présenté par un bras mécanique, totalement déshumanisé. Il y pose ses

deux pouces. Son rythme cardiaque s'accélère. Si le feu s'affiche rouge, leur cavale sera immédiatement stoppée. Mais une voix numérique, la plus belle qu'il puisse entendre, lui donne l'autorisation d'entrée sur l'autoroute et les directives auxquelles il doit impérativement se soumettre : 130 kilomètres-heure, distance de sécurité 30 mètres. Il programme ces données. Le feu orange devient vert.

– On est passé, jubile-t-il.

Dés lors, la VH5 est prise en charge dans un convoi de vingt véhicules.

– A toi de prendre le volant, dit-il à Aurélien. Normalement, la conduite est gérée par l'ordinateur de l'autoroute. Ton rôle consiste à surveiller le véhicule qui nous précède et le tableau de bord qui veille sur la bonne marche du moteur. Au moindre grain de sable, tu es prévenu.

Aurélien acquiesce. Marc Antoine lui cède sa place. Courte période d'adaptation puis chacun peut se décontracter. Sauf ennui mécanique que signalera immédiatement l'ordinateur de bord, le voyage devrait être des plus peinards.

Il l'est pendant plus de mille kilomètres.

– Dans moins de vingt-trois heures, nous toucherons au but, dit Marc Antoine. Votre passager est prévenu ?

– Théoriquement oui, répond Martine.

Elle adapte la position de son siège pour se mettre dans l'axe du regard de Marc Antoine que lui renvoie le rétroviseur quand, soudain, ce qu'elle voit, l'alarme.

– Ton père est derrière nous, annonce-t-elle à Amélie.

– Mon père ?

– Oui. La voiture qui nous suit s'est rapprochée et je l'ai vu. Je t'assure que c'est lui.

Son émotion est contagieuse. Marc Antoine la mesure objectivement. Il est le seul à pouvoir le faire. Tant qu'il est inscrit au fichier central en qualité de citoyen au-dessus de tous soupçons, sa vie est sacrée, donc celle de ses passagers. Transgresser cette loi, que l'on soit simple citoyen ou liquidateur, revient à signer son arrêt de mort, c'est-à-dire, pour le géniteur d'Amélie, de chasseur devenir gibier.

– Tant que je suis monsieur tout le monde, nous ne risquons rien, tente-t-il de les rassurer. Les liquidateurs ne peuvent pas savoir qu'il ne reste que quelques secondes à mon capital vie.

– Et après ? demande Paul.

Sa question n'en est pas une. Son point d'interrogation est chargé d'ironie.

– Après, ce sera à vous de prendre le relais, répond Marc Antoine.

– Nous le prendrons.

La voix de Paul a le tranchant d'un des bistouris qui ont sectionné ses pouces et ceux de ses trois autres compagnons de cavale. Et les carotides des ADB.

Marc Antoine, qui n'a pas oublié la façon dont a été résolu le problème des défenseurs de la nature, ne peut dissimuler à Martine la peur qui imprègne tout son être. Un léger sourire, à peine perceptible, éclaire son visage d'une toute petite lueur d'espoir.

– Nous nous en sortirons, affirme-t-elle.

Marc Antoine veut la croire.